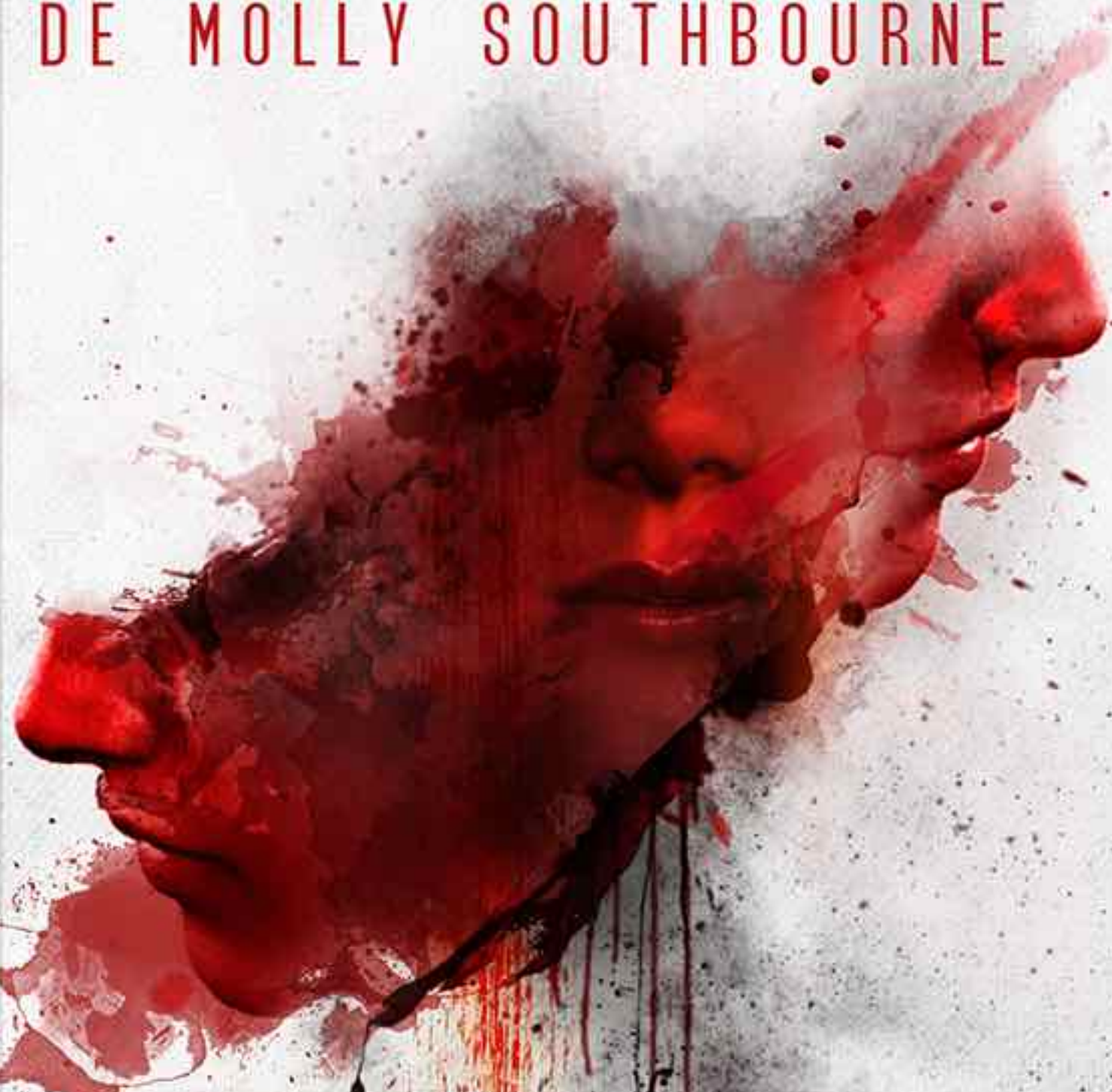


TADE  
THOMPSON

LES MEURTRES  
DE MOLLY SOUTHBOURNE



VERSION NUMÉRIQUE

UNE  
HEURE  
LUMIÈRE



Le Béal



**LES MEURTRES  
DE MOLLY SOUTHBOURNE**



**TADE  
THOMPSON**

**LES MEURTRES  
DE MOLLY SOUTHBOURNE**

**U N E  
H E U R E  
L U M I È R E**



Le Béal'

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,  
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir un  
bon de commande complet, deux adresses :

**Le Béal'**  
50 rue du Clos  
77670 Saint Mammès  
France

ou

[www.belial.fr](http://www.belial.fr)

venez discuter avec nous sur <http://forums.belial.fr>

Titre original : *The Murders of Molly Southbourne*

© 2017, Tade Thompson

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Traduit de l'anglais par Jean-Daniel Brèque

© 2019, le Béal', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2019, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard







## Sommaire

Les Meurtres de Molly Southbourne .....	13
Remerciements .....	113
Anatomie de l'horreur : un entretien avec Tade Thompson .....	115



*Pour Hunter,  
Pectus est quod disertos facit.*

« À chaque échec, à chaque insulte, à chaque blessure  
de la psyché, nous sommes recréés. Ce nouveau soi,  
nous devons le combattre chaque jour ou  
affronter l'extinction de l'esprit. »

Theophilus Roshodan  
*Écrits sur l'histoire naturelle de l'esprit, 1789*



## 1.

J'E M'ÉVEILLE dans un univers défini par la douleur. J'arrive à peine à entrouvrir les yeux et mes paupières sont si gonflées que j'ai l'impression d'observer les choses depuis l'intérieur d'un hamburger. Un fluide chaud coule de mon nez, mais ça m'inquiète moins que la flaque chaude dans laquelle je baigne et semble glisser. Toutes les parties de mon corps me font mal. J'ai mal quand je respire, quand je retiens mon souffle, quand je pense. Le tissu de mes vêtements me râpe la peau. Je ferme les yeux pour soulager mes paupières, puis je les rouvre parce que j'ignore totalement où je suis.

Des chaînes m'enserrent fermement. J'ai des coupures aux poignets et aux chevilles. Je suis dans une pièce quelque part, pénombre, air frais, je trempe dans ma pisse chaude. Je pense n'avoir rien de cassé, mais je ne veux pas prendre de risques. Je reste immobile autant que possible, j'ai le souffle court, prudent. Prudent. Mes chaînes sont fixées à des anneaux scellés dans le mur, à trente centimètres de hauteur, et m'obligent à adopter une position malaisée, le bas du dos collé au sol mais la tête et les épaules en l'air. Le ciment est grossièrement appliqué, comme par un maçon incompetent. Ce sont de vieilles chaînes couvertes de taches de rouille, comme

qui dirait du sang. Le mien ? Celui d'autres prisonniers ? Je ne sais pas ce qui serait le pire.

Je sais des choses, mais je suis incapable de me les rappeler. On dirait qu'elles me narguent. Ai-je reçu un coup sur la tête ? Bizarre, je me rappelle qu'une telle blessure peut causer une perte de mémoire, mais je ne me souviens ni de mon numéro de téléphone, ni du prénom de ma mère, ni si je préfère mon café noir. Comme si je savais qu'il y a quelqu'un près de moi mais que je ne pouvais pas tourner la tête.

Les murs sont plâtrés mais seuls trois d'entre eux sont peints. Je fais face à une porte en bois brut. Il y a une seconde porte à l'autre bout de la pièce, sur le même mur. On dirait qu'on a abandonné les lieux avant d'avoir fini de les décorer. Le plafond est en béton, ce qui suggère la présence d'étages au-dessus de moi. Ou pas. Peut-être que je suis dans un bunker.

Le temps passe, ou alors j'en perds toute notion. Pas une horloge en vue, et le décor immuable fige toute idée de durée, mais je cesse de saigner du nez et mon pouls ralentit. Mes paupières sont moins enflées. J'entends une clé dans la serrure et la porte s'ouvre. Entre une femme, la trentaine à peu près, longs cheveux noirs, athlétique, tenue décontractée, visage tuméfié. Elle tient un sac de voyage de la main gauche. Le temps que la porte reste entrebâillée, j'entends des coups, comme si quelqu'un martelait une autre porte.

« On est calme ? demande-t-elle. On s'est calmé ? »

Je veux lui répondre. J'ai la gorge trop sèche et le bruit qui en sort ressemble à un râle d'agonie. Je me demande

si j'ai jamais vu mourir quelqu'un, dans cette vie dont j'ai tout oublié. Je referme la bouche, ça ne sert à rien.

« Si tu m'attaques, je t'enfonce le coude dans les cordes vocales. Je sais comment m'y prendre et tu risques d'y passer. Alors, calme ? »

Je hoche la tête, découvre que j'ai mal au cou. Je cesse de bouger.

Elle laisse son sac près de la porte, s'approche et me redresse en position assise. De près, je vois qu'elle a les yeux bleu-gris et qu'elle doit être très forte, vu l'aisance avec laquelle elle me manipule. Elle sent la menthe poivrée et il y a de la crasse sous ses ongles, du sang sur ses phalanges. Je me demande si ses plaies correspondent aux miennes. Elle retourne près de la porte, récupère son sac et s'agenouille devant moi. De l'eau dans une bouteille en plastique. Je bois et c'est comme un baume dans mon gosier. Elle me fait manger des morceaux de poulet et des bouchées de pain. J'avale avec difficulté, mais ça fait du bien.

« Merci », dis-je.

Elle se fige, aspire entre ses dents, remballe sa bouffe et s'en va.



Elle revient au bout de quelques heures, ou de quelques jours. Difficile à dire. Elle a une aiguille et un flacon d'encre noire. Elle s'approche de moi, me relève la manche et, avec un briquet, chauffe la pointe de l'aiguille. Puis elle l'applique sur ma peau, ainsi que l'encre. Je transpire

aussitôt, mais pas question de crier. Elle trace le tatouage de façon méticuleuse. C'est une série de chiffres et, apparemment, elle se soucie de lisibilité plutôt que d'esthétique. Ça prend un certain temps et je ne pense pas qu'elle ait beaucoup d'expérience. Vu la quantité de jurons qu'elle lâche, c'est sans doute une première pour elle.

Une fois qu'elle a fini, elle dit : « Ça doit rester propre et sec.

– Je baigne dans ma pisser et dans ma merde. Comment je me débrouille ? Et qu'est-ce que je fais ici ? »

La femme ne répond pas, mais elle semble hésiter avant de s'éclipser en claquant la porte.



Quelque temps plus tard, durant la nuit peut-être, elle fait irruption dans la pièce, m'arrachant à ma léthargie. Elle est complètement nue. J'ai peur qu'il s'agisse d'une sorte de rite sexuel, ou d'un kidnapping commandité par des gangsters, mais elle a l'air étonnée de me voir et il n'y a pas de caméras. L'incompréhension se lit sur son visage.

« Oh », fait-elle, puis elle ressort en laissant la porte entrouverte. Elle jette un dernier coup d'œil, me scrute avec un rien de lucidité, puis elle disparaît pour de bon. J'entends des bruits, puis la porte se referme et la clé tourne dans la serrure.

Qu'est-ce qui se passe ici, bon sang ?





La femme se repointe, vêtue cette fois-ci — chemisier, jean, tennis. Elle traîne derrière elle une chaise en bois, fonctionnelle, mal dégrossie. Elle referme la porte à clé. Elle a aussi une pile de chiffons, un verre d'eau, une trousse de premiers secours, un bidon d'essence pour briquet et un couteau de cuisine étincelant. Elle dispose ces objets en arc de cercle, m'évoquant à nouveau un rite sectaire. Son regard accroche le mien, puis elle attrape le couteau. Elle en passe la pointe le long de son avant-bras. Il en coule des gouttes rouge vif, qu'elle fait pleuvoir sur les chiffons. Quand le flot s'atténue, elle panse sa plaie. Elle verse l'essence sur le sol, dessinant une traînée qui passe sous la porte. Elle ramasse les chiffons, les emporte dehors puis revient, s'assied sur la chaise et me fixe une nouvelle fois du regard.

« Je m'appelle Molly Southbourne. »

Vu le ton de sa voix, ça devrait me dire quelque chose.

« Je ne vous connais pas », dis-je, mais ça sonne faux, même à mes oreilles. « Laissez-moi partir, s'il vous plaît.

– Tout va bien. Tu vas me connaître. Oh oui... » Elle hoche la tête comme pour approuver son propos. « Je vais te raconter une histoire. C'est une longue histoire, mais tu dois essayer de la retenir. Ta vie dépend de ta mémoire. Tu me promets de la retenir ?

– Je...

– Promets. » Aucune lueur de pitié dans ces yeux-là. Ni de malveillance non plus, mais une finalité plus terrifiante encore.

« C'est promis.

– Bien. Ensuite, je te libérerai. »

*La mort aussi est une libération*, me dis-je, mais je n'insiste pas. Je pense qu'elle est folle. Je devrais crever de peur, sans doute, mais il n'en est rien. J'ignore pourquoi.

Elle soupire. « Je ne sais même pas par où commencer. Que devrais-je... » On jurerait qu'elle me supplie.

Je soutiens son regard comme je le ferais avec un chien enragé. Voyant que je ne détourne pas les yeux, elle dit : « Le premier de mes souvenirs est un rêve... »

## 2.

LE PREMIER SOUVENIR de Molly, c'est son père occupé à la tuer. Sur le moment, elle croit à un rêve. Elle voit son père dans sa chambre, il la frappe, et elle est couchée par terre toute nue. Il continue de frapper jusqu'à ce qu'elle cesse de bouger, puis Molly se met à hurler. C'est comme si elle était à la fois par terre, en train de saigner et de mourir, et dans son lit, à regarder son père qui respire fort, les mains toutes rouges. Molly se débat pour échapper à l'étreinte de sa mère. Sa mère lui dit qu'elle a fait un cauchemar. Sa mère lui dit que c'est parce qu'elle a perdu une dent aujourd'hui. Du bout de la langue, Molly sent un trou entre deux de ses dents. Sa mère lui chante une chanson du vieux pays et Molly s'endort bientôt. Quand elle se réveille le lendemain matin, elle examine aussitôt le tapis, mais il n'y a rien. Le tapis a l'air plus propre qu'avant, mais sinon rien n'a changé. Plusieurs années passeront avant qu'elle ne comprenne que c'était vraiment arrivé.



À cinq ans, Molly court partout dans la ferme Southbourne. Elle est heureuse et connaît tous les animaux par leurs noms — les noms qu'elle leur a donnés, tout

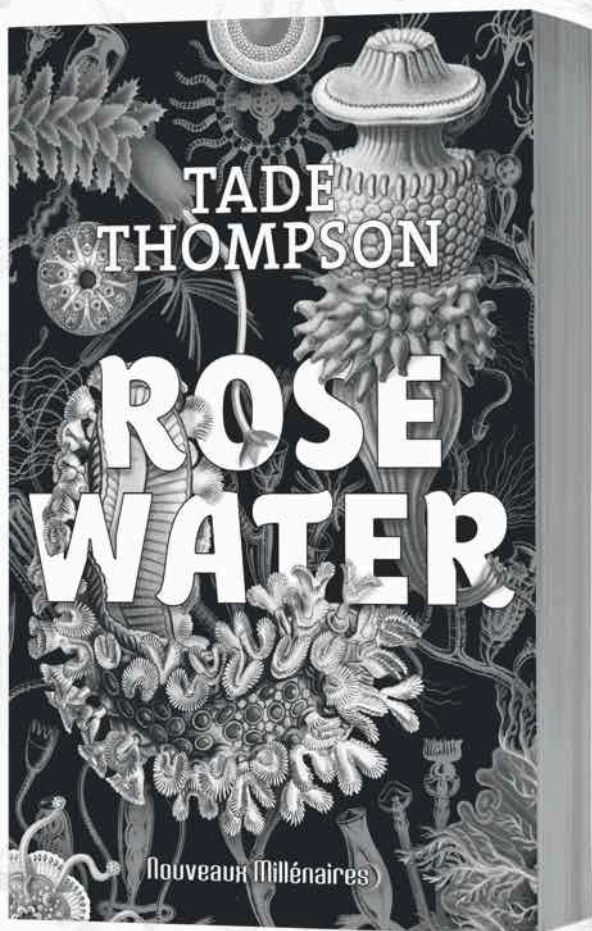
du moins. Il y a des moutons, trois chevaux, deux chiens, des poules. Elle les nomme tous, telle une Ève des temps modernes. Souvent elle se sent si seule, comme s'il n'y avait personne d'autre au monde, qu'elle était le premier et le dernier être humain. Elle ne sort jamais de la ferme. Elle s'assied sous le plus grand des arbres et contemple le monde par-delà la barrière. Il y a des gens là-bas, des grandes personnes comme papa et maman, des petites comme Molly. Elle les a vues à la télévision. Il y a aussi Trevor, qui vient chercher le lait, et Erin, qui apporte le courrier. Ils aiment bien Molly et lui donnent des choses de l'extérieur, des jouets, des bonbons et parfois des gâteaux faits maison. Pile, le berger allemand, se laisse choir auprès d'elle. Il est vieux maintenant. Papa dit qu'il a douze ans, ce qui est vieux pour un chien. Molly adore Pile.

La moissonneuse-batteuse de son père brise le silence matinal. Sa mère doit être en train d'aligner des colonnes des chiffres que Molly ne comprend pas. Il fait chaud aujourd'hui et Molly somnole. Elle s'assoupit et pèse soudain de tout son poids sur la patte avant de Pile, qui la mord et la fait saigner. Molly hurle. Sa mère sort et chasse le chien, qui a l'air surpris. Papa n'entend pas le cri à cause du moteur. Maman fait un pansement à Molly mais papa va prendre son fusil et ressort de la maison. Molly ne revoit plus jamais Pile. Il lui manque.

Deux jours plus tard, il y a une petite fille sous l'arbre.

La terre monte doucement vers la maison, après quoi elle redescend. Comme ça on voit toute la ferme depuis le dernier étage et depuis le toit. Molly est au deuxième

**Le *Neuromancien*  
du XXI<sup>e</sup> siècle !**



**Nouveaux Millénaires**



ISBN Papier : 978-2-84344-949-9

ISBN ePub : 978-2-84344-868-3

ISBN PDF : 978-2-84344-867-6

v. 1.0 – 08/04/2019

Cet ouvrage, le 275<sup>e</sup> des éditions du Béalial',  
le 18<sup>e</sup> de la collection « Une heure-lumière »,  
a été achevé de numériser en avril 2019

*Numérisé en France (sol-3)*